PRÉCIS

D'UN MÉMOIRE

SUR L'OCTOGONE DE MONTMORILLON

Connu sous le nom de

TEMPLE DES DRUIDES

ADRESSÉ AUX SOCIÉTÉS SAVANTES,
ET AUX ANTIQUAIRES DE TOUS
LES PAYS

Par E. M. SIAUVE,

De l'Académie de Mantoue, de la Société d'Emulation et de l'Athénée de Poitiers, et membre non résident de l'Académie Celtique de Paris.

A UTRECHT,

Chez B. WILD ET J. ALTHEER,

MDCCCV.

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://archive.org/details/prcisdunmmoiresu00siau

723
Sc 1 p

MONTMORILLON est une petite ville du département de la Vienne située à dix lieues de Poitiers, sur la rivière de la gartempe.

Le site a quelque chose de romantique ; au milieu de la ville haute s'élève une bute isolée, convertie aujourd'hui en jardin : il serait très-possible que sur ce monticule eut reposé anciennement le temple d'où l'on aura tiré les figures symboliques placées aujourd'hui sur la porte de l'octogone, qu'il a plu aux antiquaires Jacques Martin et Montfaucon de considérer comme un temple du druidisme.

En descendant vers la rivière on apperçoit des grottes changées maintenant en caves et des sources abondantes d'une eau limpide. Cette situation a du être favorable à l'établissement d'un temple du paganisme. Mais l'octogone de Montmorillon, sur le quel on a écrit tant d'absurdités, n'est autre chose qu'une Chapelle dédiée à notre Dame de pitié, laquelle se trouvait anciennement au milieu ou à l'extrémité du cimetière des religieux de l'Or-

716089

dre de Malte qui furent remplacés, à Montmorillon, par des Augustins (*)

L'architecture de cette chapelle offre une conformité frappante avec celle de l'église du monastère, et il y a certainement contemporanéité entre la cape du clocher de l'église et celle de l'octogone.

On ne peut assigner l'époque précise de la conſtruction de cette chapelle, d'un goût si ſingulier ; mais il paraît qu'elle ne remonte guères qu'au 13me siècle, ou tout au plus au 12me. C'est l'architecture gothique à son aurore, c'est-a-dire, au moment où l'on commençait à abandonner les arcs à plein ceintre, pour les ovaliser et leur substituer les ogives proprement dites.

On a voulu trouver du merveilleux jusques dans le souterrain de la chapelle, qui n'était autre chose qu'un caveau destiné à l'inhumation des religieux de l'ordre de Malte, ou des moines qui leur succédèrent.

Une fausse porte, qu'on remarque dans le caveau du côté du sud, a été, pour quelques écrivains, le sujet des conjectures les plus extravagantes. Cette porte, dont il parait qu'on n'a jamais fait usage, puisque je l'ai trouvée masquée par de la terre vierge, était ce que les artistes Italiens appellent un *pentimento*, un projet abandonné.

(*) Je cite dans mon mémoire divers exemples qui rappellent l'ancienne coutume qu'avaient adoptée les moines de conſtruire des chapelles dans les cimetières.

Je regrette de ne pouvoir joindre à mon précis les deux planches représentant la perspective, la coupe et le plan de l'octogne, je vais suppléer au défaut de ces planches par une description succincte.

L'octogone de Montmorillon est une construction qu'on pourrait appeler à double étage, puisqu'elle se compose d'un caveau funéraire voûté, au dessus duquel est une salle également surmontée d'une voûte, et servant en quelque sorte de vestibule à la petite chapelle, qui forme un prolongement détaché de l'octogone, au devant du pan oriental.

Le diamètre de cette construction, est d'environ quarante cinq pieds hors d'œuvre. Chaque pan de l'octogone a, d'un angle obtus à l'autre, une largeur de dix neuf pieds et demi; il est distingué par un arceau qui fait retraite de dix pouces d'épaisseur et dont la largeur est de treize pieds, sur dix neuf d'élévation, à partir de la marche qui sert de socle dans l'embrasure.

Au milieu de chaque arceau, et à la hauteur de douze pieds et demi, correspondent les fenêtres qui éclairent la partie supérieure de l'octogone, elles sont en dehors larges de vingt pouces seulement et hautes de cinq pieds; mais elles sont évasées du côté de l'intérieur.

A vingt quatre pieds du sol règne une corniche,

qui sépare la cape des murs latéraux; elle est soutenue par soixante et douze modillons, savoir neuf par chaque face, représentant la plupart, ainsi que ceux des huit angles, des figures bizarres, comme des mascarons, des têtes de quadrupèdes, d'oiseaux &c.

La cape a la forme d'un cône tronqué et elle est construite, comme les murs de l'octogone, en pierres de taille à carreaux et boutisses posées en liaison. L'intérieur des murs est en gros moîlons et à mortier de chaux préparé avec du sable rouge. Le toit proprement dit est soutenu par une charpente en bois de chêne; il a la forme d'une ombelle ou d'un chapeau Chinois, il est composé de tuiles plates et surmonté, toujours dans la direction d'un plan incliné, par un petit chaperon couvert d'ardoises.

Le diamètre du caveau, dans œuvre, est de trente sept pieds, enforte que l'épaisseur du mur, à la base de l'édifice, est de quatre pieds dix pouces. En face de la porte d'entrée est un massif destiné à soutenir la petite chapelle accolée à l'octogone; il occupe toute la largeur du pan oriental et il se prolonge d'environ seize pieds hors de la circonférence de l'octogone.

Cette espèce de chrypte ne reçoit qu'un jour très-foible, au moyen de six petites embrasures, qui n'ont en dehors que quinze pouces de hauteur sur

cinq de largeur, mais qui s'élargissent en dedans, de manière qu'elles offrent à l'extrémité de l'évasement une largeur de deux pieds sur huit de hauteur. La voûte est en arc à plein ceintre; à sept pieds du sol règne circulairement une moulure en demi cercle de six pouces de saillie, elle sert de coussinet à la naissance de la voûte.

Du côté du sud existe l'ouverture dont jai parlé; elle est haute de six pieds, large de trois, ayant trois pouces et demi de feuillure dans les jambage autant dans la couverte ou architrave. C'est cette porte qui a fait croire à l'existence d'un souterrain conduisant à la rivière: mais après avoir fait creuser deux jours entiers au devant de cette ouverture, je n'ai découvert qu'une glaise compacte qni n'avait jamais été remuée, ainsi que je m'en suis déja expliqué, et aucune trace de construction, ni à droite, ni à gauche, non plus qu'en avant. Ainsi cet escalier, par où les druides descendaient auprès de la gartempe, n'a existé que dans l'imagination des écrivains qui voulaient absolument faire de notre octogone un temple celtique.

L'élévation du caveau, immédiatement au dessous de l'ouverture pratiquée au milieu de la voûte, est de vingt quatre pieds; mais il faut observer que le sol a été exhaussé d'environ deux pieds par les ossemens des cadavres et autres débris qu'on a jetés du de-

hors, lorsqu'on a converti l'ancien cimetière en jardin.

On descend dans ce caveau funéraire par un escalier coudé et très-étroit qui aboutit à un second escalier en limaçon; les marches de cet escalier, qui est pratiqué dans le massif des murailles, n'ont pas plus de vingt un pouces de longueur, et la voûte n'a que cinq pieds d'élévation. On conçoit que ce n'était point par cet escalier qu'on descendait les cadavres des moines, mais par l'ouverture pratiquée au milieu de la voûte qui sépare la partie basse de l'octogone de la partie haute. Cette ouverture, qui à la forme d'une rose à cinq pétales, a trois pieds de diamètre dans son petit cercle, à partir de la naissance des fleurons, et dans le grand quatre pieds; elle correspond au milieu de l'estrade la plus élevée dont je parlerai tout à l'heure.

La porte d'entrée de l'octogone à quatre pieds d'ouverture sur sept de hauteur, elle offre deux arcs à plein ceintre dont l'inférieur fait retraite sur l'épaisseur du mur. Les voussoirs ne sont par formés de petites dalles comme les anciennes voûtes, mais de pierres qui ont jusqu'à un pied carré de surface; le premier arc de la porte a cinq pouces d'évasement. Au dessus de la porte et à treize pieds d'élévation, à paritr du sol, existe une ouverture de sept pieds deux pouces de largeur, sur

une hauteur de trois pieds et demi ; c'est dans cette ouverture que l'on a placé les quatre groupes de figures que je ferai bientôt connaître.

On parvient dans l'intérieur de l'octogne par quatre marches ; après un intervalle de six pieds, on trouve un escalier à trois pans, conduisant par quatre marches sur une estrade qui règne dans les deux parties latérales de la coupole ; cette estrade est surmontée par une autre sur laquelle on parvient également par trois marches : cette dernière estrade est au niveau du pavé de la petite chapelle qui repose sur le massif dont j'ai parlé (*).

La forme des arceaux de l'intérieur entre les pilastres est la même que celle du dehors, c'est à-dire qu'ils sont à plein ceintre, mais pourtant un peu ovalisés. Les pilastres qui supportent les arceaux ont deux pieds de large ; leur couronnement forme un quart-de-rond servant de coussinet.

La hauteur de la coupole au milieu est de trente quatre pieds, elle a huit arcs-doubleaux en ogive au dessous desquels sont aussi d'autres arcs-doubleaux prenant naissance sur le même courbelet,

---

(*) Cette petite chapelle, qui occupe le pan de l'est d'un pilastre à l'autre, offre une largeur de 12 pieds environ d'ouverture sur une élevation pareille, mais dans le fond, par un défaut d'arhitecture qui m'a frappé, elle a dix huit pouces de moins en largeur. L'autel est élevé de 2 pieds 10 pouces, sa longueur est de six pieds et sa largeur de 3 pieds 8 pouces.

lequel est placé a 6 pieds du couronnement du pilastre. Les arcs-doubleaux mitoyens décrivent une courbe pareille à celle de arceaux intérieurs et extérieurs, c'est à dire qu'ils sont un peu en ogive; les arcs doubleaux supérieurs se terminent en pointe et vont aboutir à l'ouverture circulaire qui occupe la place d'une clef de voûte.

Les moulures qui distinguent d'ans l'intérieur de la coupole les arcs-doubleaux, sont formées de trois tores ou boudins réunis, de manière que leur section horizontale offrirait un trèfle; ils sont posés sur une bande de quatre pouces d'épaisseur environ, le boudin du milieu est plus gros que ceux des côtés.

A l'extrémité de la voûte de la coupole, qui n'imite point le sphéroïde, mais l'ogive, est une ouverture circulaire de trois pieds de diamètre; l'épaisseur de la voûte est d'environ 18 pouces. L'extrados est vide, et l'ouverture circulaire est entourée d'un mur en maçonnerie qui s'élève jusqu'à la hauteur de la cape tronquée; sur ce petit mur et sur ceux de la cape repose la charpente.

Au niveau du petit mur circulaire on parvient, en marchant sur la poutre servant de ferme, à un palier de six pieds de profondeur, au devant du quel s'élève, à partir de la voûte de la petite chapelle, un mur percé de deux ouvertures ou espèces de fenêtres qui avaient été destinées à recevoir des cloches; ce mur se termine en pignon comme les clochers ou beffroi des chapelles rurales.

A coté de l'archivolte de l'arc-doubleau mitoyen qui est au nord, et à 22 pieds environ du premier palier de la coupole, on voit une ouverture d'environ quatre pieds de hauteur sur 20 pouces de largeur, elle sert d'entrée à un escalier qui suit en partie la direction du mur de la cape, cet escalier pratiqué dans l'épaisseur des murailles, et à la porte duquel on ne peut parvenir qu'au moyen d'une echelle, conduit à la charpente du toit. Telle est la description qui pourra, si je ne me trompe, donner une idée de la construction de l'octogone, en attendant que les deux premières planches de mon mémoire le fassent connaître dans tous ses détails.

Mais ce qui a le plus exercé les savans, ce sont les figures placées au dessus de la porte d'entrée de la chapelle, et que l'auteur de la religion des gaulois n'hésite pas de regarder comme des statues représentant des druides et druidesses. On ne connaissait de son tems que les huit figures de la planche III, les figures de l'intérieur (Planche IV.) ayant été masquées, sur la fin du 17e. siècle ou au commencement du 18e., par un mur en maçonnerie. (*)

(*) Je ne sais point à quelle époque les statues de l'intérieur ont été masquées. Je présume que cette opération, dont on ne devine pas le motif, date d'un siècle ou environ. Ces statues furent démasquées vers le milieu du Siècle dernier, par les soins de Duradier;

Deux difficultés se présentent ici parrapport à nos figures groupées. La première est de savoir à quel siècle il faut les rapporter, la deuxième c'est d'établir une opinion rélativement à la signification de ces groupes bizarres. Sont ce des figures de druides, des statues du paganisme ? Faut il chercher dans ces figures, qui, comme tant d'autres productions singulières et extravagantes, ont pu appartenir au catholicisme, un sens figuré ou myſtique ; ou bien ne sont elles que le réſultat de l'imagination bizarre de l'architecte? Voila un vaste champ ouvert aux discussions scientifiques.

Il m'a paru d'abord que ces statues n'avaient pas de contemporanéité avec l'octogone qu'elles décorent aujourd'hui, et qu'elles avaient été tirées d'un monument plus ancien, tel que ſerait un temple dont on voit encore des vestiges dans les collatéraux de l'église du monaſtère. J'ai fait ensuite de nombreuses recherches pour ſavoir a quelle époque on pouvait les faire remonter, à quel peuple elles apparte aient, et quel était le langage figuré qu'elles exprimaient.

Ces statues ne sont point Romaines ; je n'ai pas

---

mais elles furent cachées de nouveau bientôt après par une maçonnerie que j'ai eu beaucoup de peine à faire détruire, ce qui prouve que les individus qui disent avoir vu, il y a quelques années, ces statues des l'intérieur en ont imposé.

besoin de produire des preuves à l'appui de ma négation : elles ne sont pas gauloises non plus. Les monumens gaulois qui nous reſtent sont, les uns d'une barbarie qui annonce l'enfance de l'art, et les autres ſe rapprochent, pour le costume, de ceux des Romains, et pour les formes, de cette rudesse d'expression qui annonce un peuple portant encore l'empreinte de son antique liberté.

Les seuls monumens avec lesquels on pourrait comparer peut être les groupes de Montmorillon, ſont les ſtatues qui décoraient, il y a quelques années, la porte d'entrée de l'égliſe de St. Germain-des-prez, et qu'on conserve aujourd'hui à Paris au Musée des monumens Français.

Saint Remi, l'une des huit statues de St. Germain a, comme une des femmes de Montmorillon, un monstre renversé à ſes pieds. Les cheveux de la reine Clotilde sont tressés comme ceux des figures de notre petit temple (*). Clodomir a une espèce d'étole ainsi qu'un de nos vieillards.

La même particularité ſe fait remarquer par rapport à Clovis. Mais la conformité la plus frappante est celle qui exiſte entre le rouleau déployé,

---

(*) Les doubles tresses d'Ultrogothe ont un rapport frappant avec celles d'une des femmes de Montmorillon; on peut dire la même chose du voile qui couvre la tête d'Ultrogothe, comparé avec le voile de la figure C., ainsi que de la ceinture de Clotilde qui ressemble beaucoup à celle de la femme aux pieds de la quelle paraît la tête renversée d'un monstre.

posé en echarpe sur la poitrine de Clodomir, et celui qui descend presque horisontalement du col sur l'abdomen, chez un des vieillards de Montmorillon, et sur le quel on voit encore des traces de cinq caractères Romains, Savoir : R—A—O—L—I.

Mais les rapprochemens qu'on pourrait faire entre ces deux monumens ne répandent pas un jour bien lumineux sur l'état de la question, par la raiſon qu'il est difficile de déterminer l'époque à la quelle appartiennent les statues de St. Germain.

On connait bien, par l'épitaphe de Morard, la date précise de la construction de St. Germain-des-prez ; cette épitaphe annonce que cette église fut entièrement reconſtruite par ses soins, et sur ſes anciens fondemens.

On sait d'autre part que Morard vivait sous le règne de Robert, et quand on ne connaîtrait point, par un monument authentique, la date de la conſtruction de St. Germain, il suffirait de considérer avec quelque attention l'architecture de ce temple, pour s'assurer qu'elle est antérieure de plus d'un siècle aux croisades qui ont introduit parmi nous l'architecture gothique. (*)

Il est encore difficile de savoir si les figuresqui dé-

(*) Tous les arcs des voûtes sont à plein ceintre, deux Seulement ont la forme d'une ogive ; cette différence ne peut provenir que d'une réparation ou restauration.

coraient l'entrée de cette basilique appartiennent au tems de Childebert, à qui l'on doit la première construction de l'église de St. Germain, ou au règne de Robert qui contribua par ses pieuses libéralités à sa réédification?

L'épitaphe de Morard fait mention de trois incendies qu'avait essuyées cette église avant qu'il la fit reconstruire. Ces incendies avaient pu causer un dommage considérable dans l'intérieur du temple, dévorer toute la charpente sans que les statues aient souffert, par la manière dont elles étaient placées, la moindre altération. Ce sont ces réflexions qui ont fait croire que ces statues remontaient au 6me siècle de notre ère; c'est l'opinion de quelques antiquaires que j'ai consultés, mais dont je n'adopte pas le Sentiment. Ces statues ne me paraissent point porter cette empreinte de vétusté qu'offriraient des monumens d'une existence de quatorze siècles, sous un ciel qui n'est ni celui de la Grèce, ni celui de l'Italie.

D'un autre côté la mitre de l'évêque Remi paraît se rapporter à celles qui étaient en usage dans le 10me. et 11me. siècle. J'ajoute encore à cette observation que la position des lettres du nom de Clodomir est précisement la même que celle des légendes de nos saints à cette dernière époque, ainsi qu'on pourrait le prouver par une infinité d'exemples.

Cette date du 10me. siècle me semble être celle

où il convient de placer la plupart des monumens français que l'on s'efforce, par des conjectures plus ou moins probables, de faire remonter à des tems plus reculés; et je ne sais si les figures de Montmorillon ne doivent pas se rattacher à cette époque où le Monachisme fort de l'ascendant acquis par la supériorité de ses lumières, agrandissait en quelque sorte le domaine de la science et favorisait les arts, en même tems qu'il asservissait les esprits et dépouillait nos pères des biens de ce monde.

L'une de ces statues porte un rouleau déployé sur la poitrine ; il ressemble beaucoup à ces écharpes qui étaient en usage sous l'empereur Constantin. On voit sur cette écharpe, comme je l'ai dit, les cinq caractères suivans R — A sur la première ligne, O — L sur la seconde, et I au commencement de la troisième; ce caractère était peut-être le jambage d'un D, et il était certainement suivi d'autres lettres qui ont disparu. Ne pourrait on pas supposer que le nom représenté par ces caractéres était celui de Raoul 32e roi de france, qui régnait au commencement du dixieme siècle? Aimoin dans dans son livre *de gestis Francorum*, l'apelle *Rodulfus;* mais est ce bien ainsi qu'on devait latiniser le nom de Raoul? Le mot *Rodolfus* ou *Rodolphus* est le nom de *Rodolphe* qu'ont porté quelques souverains d'Allemagne

magne et il me ſemble que Raoul, nom celtique sans doute, a du être traduit en latin par *Raoldus.*

Mais d'un autre côté, il n'est guères présumable qu'au centre de l'Aquitaine, on ait gravé sur un monument religieux, le nom d'un souverain qu'on y considérait comme un usurpateur du pouvoir; aussi me garderai-je de trop insister sur l'explication que je viens de donner, et qui d'ailleurs ne prouverait autre chose qu'une contemporanéité entre le règne de Raoul et l'époque où l'on a sculpté les statues bizarres de Montmorillon.

Je ferai encore de nouveaux rapprochemens dans le mémoire détaillé que je me propose de publier sur ces statues. J'examinerai même si l'opinion de Martin et de Montfaucon pourrait, jusqu'à certain point, être appuyée sur des conjectures probables, c'est-a-dire ſi les groupes de Montmorillon sont censés appartenir à un monument druidique.

Mais avant de donner de la publicité à mon mémoire, j'ai voulu mettre sous les yeux des savans et des antiquaires de l'Europe les dessins exacts de ces groupes, et c'était peut-être le seul parti qu'il convenait de prendre pour parvenir à la découverte de la vérité.

En parcourant le *Gentleman's Magazine* du mois d'Octobre 1804, j'ai remarqué dans la plan-

che II. page 909 fig. 3. le dessin d'une statue mutilée qui a aussi quelque rapport avec celles de Montmorillon, mais on ne dit que deux mots du monument qu'il représente, savoir qu'on le trouve entre Bristol et Malmsbury. Je ne doute point qu'à force de recherches, et surtout en provoquant l'attention des antiquaires de tous les pays, on n'obtienne des documens précieux. C'est envain que j'ai compulsé et des livres et des manuscrits; je n'ai vu ni descriptions, ni dessins, ni gravures qui m'ayent offert des moyens de comparaison bien assurés: j'ai bien trouvé quelques rapprochemens à faire dans les planches de *l'Angleterre ancienne*, mais ils sont plus éloignés que directs. Des bas-reliefs d'une basilique construite en 902, dont je fais graver les dessins en ce moment, me fourniront, par rapport aux costumes des figures de Montmorillon, des analogies d'un grand intérêt.

Mais quand on aurait acquis des notions précises sur l'époque à la quelle se rapportent ces petites statues, sur le peuple auquel elles appartiennent, il restera beaucoup à faire encore pour l'explication du langage figuré de ce monument.

Que signifie d'abord cette femme tetée par deux serpens, portant sur sa phisionomie l'expression de la douleur (*)? Que penser aussi de celle

(*) Cette contraction des muscles pourrait bien n'annoncer autre chose que le malaise qu'on éprouve quand les rayons du soleil frappent directement sur le visage.

qui lui est accolée, alaitant deux crapaux, n'ayant aucune marque de sexe, dont les mains et les pieds paraissent enveloppés d'un suaire ? La première serait elle l'image du jour et la seconde représenterait elle la nuit? ce qui me le ferait croire, c'est que l'une semble être agitée tandis que l'autre est extrêmement calme.

Les attributs de l'une et l'autre statue prêtent un merveilleux appui à cette opinion. Le serpent chez les anciens, et sur tout dans le moyen âge, représente souvent le soleil; on n'a qu'à consulter, pour s'en convaincre, les *Abraxas* des Basilidiens. La raison en est simple, ce reptile ne sort du sein de la terre que lorsqu'elle est échaufée par les rayons du soleil; et plus ceux-ci sont perpendiculaires et brûlans, plus le serpent déploie de vigueur.

Le crapaud au contraire redoute le soleil; celui que l'on trouve dans nos caves les plus humides ne sort que la nuit pour chercher sa nourriture: s'il se trouve quelquefois sous les pieds des passans pendant le jour, ce n'est que le matin, lorsqu'il a plu pendant la nuit, et alors on le voit regagner sa retraite.

Ainsi tout porte à croire que nos deux statues sont, l'une l'emblême du jour ou du soleil, l'autre celui de la nuit ou de la lune.

Cette explication si simple, et qui se présente na-

turellement à l'esprit, empruntera de ce que je dirai tout à l'heure, par rapport aux autres statues, de nouveaux motifs de vraissemblance ou de probabilité.

Avant de poursuivre l'explication des groupes il importe de les bien faire connaître. Ces groupes, comme on voit dans la planche III, sont au nombre de quatre.

La hauteur de chaque groupe, à partir de l'extrémité inférieure de la base jusqu'à l'extrémité supérieure de la coquille ou chapiteau, est de 42 pouces, La hauteur de chaque statue est de 30 pouces (*), et la distance d'un groupe à l'autre est d'environ 6 pouces.

Le premier groupe offre en dehors la femme au deux serpens dont je viens de parler, absolument nue, les cheveux lisses, la bouche béante, le visage ridé, les mamelles pendantes et applaties. Derrière cette statue et en dedans de la chapelle paraît la femme aux crapauds. Les figures de chaque groupe se tiennent par le dos, et le groupe, la base et le couronnement, sont formés d'une seule pierre. (†)

Le Second groupe est composé de quatre figu-

(*) Il y en a de plus grandes les unes que les autres, mais la différence est peu sensible.

(†) Cette pierre est la même que celle qui a été employée dans la construction de la chapelle, c'est une espèce de chaux carbonnatée d'un grain assez fin.

res, savoir, trois figures d'homme à longue barbe, dont une regardant en dehors de la chapelle et les deux autres placées à droite et à gauche, et se tournant le dos, de la même manière qu'est placée la quatrième figure de l'intérieur représentant un ange, par-rapport à la première statue.

L'ange ou génie est vêtu, à quelque différence près, ainsi que les autres figures. Il a la main droite levée comme s'il vouloit donner une bénédiction, de la gauche il paraît tenir le bout de son manteau.

Le vêtement des hommes se compose d'une tunique à longues manches étroites, et d'un manteau noué ou agrafé sur l'épaule gauche, mais produisant un effet bizarre; on dirait un jupon échancré par-devant. L'homme ou le vieillard qu'on voit en face par dehors, a une collerette plissée, comme était en France celle des enfans, il y a quelques années. Une espèce d'étole descend presque perpendiculairement sur sa poitrine et va se perdre sous les plis de son manteau. C'est sur cette étole que l'on voit les caractères dont j'ai parlé (*). Cette statue

---

(*) „ L'existence de ces caractères, m'écrivait dernièrement M. Doré, membre de la Société d'émulation de Poitiers, n'a jamais été douteuse. M. Leclerc ex-religieux Augustin, qui a habité pendant un grand nombre d'années le couvent de Montmorillon, m'a assuré avoir fait, ainsi que d'autres moines diverses questions à l'ancien prieur, homme instruit, pour connaître la signification de ces caractères."

a perdu la main droite, ses pieds sont nuds et sans aucune espèce de chaussure.

La figure A, est détachée dans la planche V, sa colerette est sans plis et l'on ne sait si c'est une branche d'étole qui paraît sur sa poitrine ou un manche de quelque instrument ; ses pieds sont également nuds; cette statue manque, comme la première, de sa main droite et de l'avant-bras.

La statue B, a son manteau approchant de l'antique et mieux jeté que celui des autres statues; elle est sans colerette, la main gauche est privée de ses doigts.

Le troisième groupe à droite offre en dehors, et vû de face, un jeune homme vêtu comme les trois vieillards, cachant ses mains sous son manteau, comme font les femmes du peuple sous leur jupe ou leur tablier quand il fait froid: Un paquet de tablettes repose du côté gauche sur l'avant-bras (*).

Sur le côté droit du groupe, et en regard du vieillard B, est une femme vêtue d'une tunique par dessus laquelle est un manteau qui descend jusqu'aux talons, mais qui ouvert près du col laisse apperçevoir une partie du corsage et tout le bas de la tunique; une ceinture avec des dessins en losan-

---

(*) Je me suis assuré que ce sont réellement des tablettes et non un livre; ce qui ferait croire que les statues remontent plus loin que la construction de l'octogone.

ges figure sur ce vêtement. La tête est couverte d'un voile qui descend jusques sur les épaules en laissant néanmoins tout le visage découvert. La main droite est posée sur la hanche, mais dans une attitude forcée et de manière que la paume décrit à cette élévation une ligne perpendiculaire, dans un sens opposé à la main de l'ange.

A la gauche du jeune homme est une ſtatue de femme remarquable par son ajustement. Deux longues tresses de cheveux descendent des tempes jusques à la ceinture. Son manteau est disposé de manière qu'il paraît figurer ces longues manches chinoises qui se prolongent bien au de là de la main, et c'est en effet sous ce manteau que sont cachées les siennes qui sont pendantes : les deux femmes que je viens de décrire paraissent chaussées.

Du coté de l'intérieur on voit attaché au même groupe, et en faisant partie, un homme et une femme ſe donnant l'accolade. Ce sont ces deux figures qui, ſelon moi, peuvent ſervir à éclaircir tout le mystère, et à nous donner l'explication de ce langage figuré qui a mis à la torture l'esprit de tant de savans.

L'homme n'est vêtu que d'une simple tunique, sa colerette est sans plis, mais il a un voile (*) par

(*) Ce voile ne serait il pas le *Bardococulus* des anciens habitans de la Saintonge?

dessus la tête semblable à celui de la femme dont je viens de parler, et par dessous ce voile un bandeau ou une calote dont une partie paraît sur son front.

La femme n'est vêtue, comme l'homme, que d'une tunique un peu ouverte sur la poitrine et serrée par une large ceinture, mais ses cheveux, qui forment de chaque côté une double tresse, descendent jusqu'aux genoux. Sa main droite est posée sur l'épaule droite de l'homme et la gauche de l'homme repose sur l'épaule gauche de la femme, la main opposée de chacun d'eux est placée un peu forcément sur la poitrine. Un long voile plissé, noué aux extrémités, descend de l'épaule droite de l'homme jusqu'à la hauteur des genoux, et passant derrière les épaules des deux individus, va ressortir sous l'aisselle gauche de la femme qui le fait passer sur son bras, d'où il descend jusques à l'endroit où se termine la double tresse de cheveux; ces deux ſtatues sont chaussées.

Le quatrième groupe n'est composé que de deux figures adossées l'une contre l'autre. Celle qui se voit du dehors représente une jeune femme n'ayant d'autre coiffure que ses cheveux partagés sur le sommet de la tête et pendant en deux tresses, si toutefois on peut donner ce nom à deux longues mèches qui paraissent entourées chacune d'un ruban en spirale et qni descendent jusqu'à la cein-

ture ; cette femme paraît vêtue d'une tunique à manches étroites. Au dessous de la poitrine sont des rubans ou lacets disposés paralellement comme autant de petites ceintures, et sur la hanche est une ceinture nouée par devant, les deux cordons descendent jusqu'au bas de la tunique dont le devant est recouvert par une espèce de tablier. Cette statue a des gants a revers plissés qui couvrent l'extrémité de la manche ; ses pieds sont chaussés. De la coquille ou couronnement descend sous le bras droit de la femme un arc-boutant arrondi qui se termine a ses pieds par la tête d'un monstre.

La femme qui est du côté de l'intérieur a également ses cheveux partagés en deux mèches qui descendent aussi jusqu'à la ceinture, mais elles ne sont point contournées par des rubans. Le bas de la tunique dans cette statue ressemble beaucoup à une jupe d'une toile ou étoffe légère, à en juger par les plis ; ſes manches paraissent être couvertes de petits rubans disposés en losanges. Mais une particularité remarquable, c'est que le bras droit est hors de toute proportion, de manière que la main paraît dépasser le genoux quoique la femme ne ſoit pas inclinée : la main gauche est poſée ſur le ventre, les pieds ſont chaussés.

Maintenant que nos groupes ſont décrits, je vais essayer de les expliquer ; mais j'annonce d'avance

que je ne présenterai mes conjectures qu'avec la plus grande réserve, et avec une défiance de mes propres forces qui me vaudra sans doute l'indulgence de ceux dont j'invoque les lumières, pour substituer leur opinion à la mienne, s'ils rencontrent mieux que moi (*).

Je ne puis me persuader que les statues de Montmorillon soient des figures de druides; elles ne ressemblent en rien à celles du bas-relief d'Autun citées par Martin et Montfaucon. Je trouve pourtant quelque ressemblance entre l'ajustement de tête du druide de Narbone, d'écrit par jacques Martin (†), et celui de l'époux de Montmorillon. Je vois aussi la figure ou statue de la nuit ou de la lune sans sexe, et l'on sait, d'une part, que la lune était en grande vénération parmi les druides; de l'autre, que leurs divinités étaient representées sans sexe (§). Mais ces rapports ne sont point assez nombreux, et des attributs équivoques ne prouvent point suffisamment en faveur de l'opinion des écrivains que je viens de citer.

(*) Ces figures gauloises sont, dit Jacques Martin, une énigme pour l'explication de la quelle il serait besoin d'un Oedipe. *Religion des gaulois tome I. page* 221.

(†) Voyez planche V. tome I page 212 de la *Religion des gaulois.*

(§) Il est étonnant que les Grecs, et les Romains n'aient pas adopté cette idée sublime.

Cependant j'avoue que je verrais avec plaisir leur sentiment défendu par des hommes exercés dans la science des antiquités. Je me plairais à retrouver, sur la porte d'une chapelle gothique, des traces précieuses de cette religion qui ne fut calomniée, dit on, par César et Tacite, que parcequ'ils ne la connaissaient point.

Mais quand il s'agit de monumens dont l'origine est ignorée, dont le langage est équivoque ou obscur, il faut, si je ne me trompe, se mettre en garde contre les séductions de l'imagination et se renfermer dans le cercle d'une sage ignorance, ou préférer la vérité qui deplait à l'erreur qui nous charme en nous égarant.

Si je ne partage point l'opinion des antiquaires Martin et Montfaucon, par rapport à nos figures, me sera-t-il permis de faire quelques obfervations sur le sentiment de l'estimable professeur d'Archéologie Millin. Ses nombreux ouvrages dans la science des antiquités, particulièrement celles du moyen âge, son admission dans une société qui compte parmi ses membres les talens les plus distingués, sont des titres qui paraissent devoir commander l'estime et imprimer à tout ce qui sort de la plume de ce professeur le cachet d'une haute considération. Mais M. Millin convient lui même dans une lettre extrêmement flateuse pour moi qu'il n'a point assez examiné le monument de Montmorillon

pour en faire la matière d'un mémoire: qu'il n'a voulu qu'offrir une simple notice à l'Institut; et c'est sans doute parce que M. Millin n'a pu voir qu'en passant les ſtatues de Montmorillon, qu'il a cru que ces ſtatues repréſentaient des saints et des saintes.

Je ne vois dans ces figures aucun attribut mystique, aucun indice de la béatitude. Un ange avec ses ailes, voilà tout ce qui peut servir de base à l'opinion de M. Millin; et certes je pense en effet avec lui que cet ange paraît donner à nos groupes un caractère religieux, à moins de supposer que cet ange ne soit autre chose qu'un génie des Grecs ou des Romains ou bien un mercure gaulois; mais les génies antiques ne sont pas vêtus de longues tuniques, et le mercure gaulois est représenté avec d'autres attributs que les ailes.

Je pense donc qu'il ne faut chercher qu'un ange du christianisme dans la figure ailée, ou peut-être un prêtre, comme je le dirai plus loin: mais cette ſtatue exceptée, rien n'annonce dans les autres qu'on ait voulu figurer des saints, toutes les têtes étant dépourvues de ce nimbe caracteristique, attribut non équivoque de la sainteté, dans tout ce qui est passé jusqu'à nous des productions du dixième ſiècle, soit en peinture, soit même en sculpture.

Que faudra t-il donc voir dans ces ſtatues bizar-

res? Une noce ou un mariage; et si la destination de notre chapelle gothique et de son caveau funéraire n'était bien connue, je me plairais à convertir le prétendu temple des druides, en temple de l'hyménée: et qui sait si antérieurement à la construction de l'octogone, nos groupes ne décoraient point quelque chapelle de l'ancienne église, dans laquelle les époux recevaient d'un moine, figuré sans doute par l'ange, la bénédiction nuptiale?

Je reviens à mon idée favorite et je demande qu'on la suive avec moi quelques instans. Il est hors de doute que les deux figures qui se donnent l'accolade ne soient celles de deux époux; le voile qui leur est commun et leur attitude l'annoncent clairement (*). L'ange n'est autre chose que le prêtre qui les bénit; il est d'ailleurs décoré d'une espèce d'étole, qui comme on sait, fut dans tous les tems un attribut distinctif du sacerdoce, peut être est ce le bout de son étole qu'il tient à la main pour l'appliquer sur la tête des époux, après la cérémonie de la bénédiction.

La femme au long bras ne ferait elle point pla-

(*) On pourrait m'objecter que l'époux à la tête couverte d'un voile particulier ou espèce de cucule, ce qui conviendroit plutôt à l'épouse, mais il paraît, d'après le dessin de la pierre antique de M. Bagaris, représentant le mariage de Cupidon et de Psyché que l'époux avait aussi la tête voilée et cela à la manière de l'individu représenté dans notre groupe. Voyez les *Recherches d'antiquités* de Spon, page 87.

cée à dessin à côté de l'époux, comme une figure allégorique de la puissance maritale? Je ne donne au reste cette conjecture que pour ce qu'elle vaut et j'aimerais mieux ne voir qu'un trait d'ignorance, de la part du statuaire, dans la disproportion de ce bras.

Passons aux deux statues du quatrième groupe et voyons comment elles se lient à l'idée principale, à notre hyménée.

Si la femme aux crapauds représente la nuit, cette statue se trouve placée ici fort à propos pour anoncer que le mariage se célébrait, comme cela se pratique encore pour certaines personnes aisées, avant le lever du soleil, ou se consommait pendant la nuit.

Portons aprésent nos pas au dehors de l'octogone pour examiner le revers des groupes. La première statue nous offre le symbole du soleil ou du jour et c'est alors que ce font les préparatifs de la noce. Les trois vieillards sont ou les parents des époux ou bien, en ne regardant pas précisement la barbe comme un signe de vieillesse, les trois individus qui chez les Anglo-Saxons accompagnaient l'époux; de même que les femmes C.D., et celle aux mains gantées, seront probablement les trois femmes de la suite de l'épouse (*).

(*) Voyez Strutt, *Angleterre ancienne*, Moeurs et usages des Anglo-Saxons.

Le jeune homme qui paraît en face du troisième groupe est le *tabellion* qui porte les articles du contrat rédigés sur des tablettes de bois enduites de cire, qui étoient souscrites et scellées par les témoins qui assistaient à la noce (*).

Il n'est point indifférent de remarquer la position des figures. Tout ce qui se rapporte aux préliminaires de la noce, savoir les conditions à régler et à transcrire sur les tablettes, la conduite de l'épouse dans la maison de l'époux; tout cela est représenté par les figures du dehors, avec la figure symbolique du jour; tandis que l'union des époux, la bénédiction du mariage par le prêtre se trouvent figurées du côté de la chapelle, et là se voit l'image de la nuit.

Au reste je ne donne mes conjectures que comme des probabilités. Je développe d'avantage mes idées dans mon mémoire, je les appuye d'autorités respectables; mais je le répète, j'ai voulu, avant de les publier, connaître l'opinion des antiquaires sur un monument aussi singulier que l'est celui de Montmorillon. Jacques Martin a raison d'appeler une énigme le langage figuré des statues. D'autre part, je suis en quelque sorte assuré que plus d'un savant sera tenté d'adopter l'opinion de cet antiquaire

---

(*) Tabulæ hæ vocabantur Nuptiales, sive matrimoniales, sive dotales *Brissonii opera minora*, p. 23) in notis *Dieterici*.

et croira avec lui que les groupes de Montmorillon sont en effet des monumens du druidisme. (*)

Si je n'avais point émis mon opinion, on aurait pu me soupçonner d'avoir voulu m'emparer de celle des savans que je veux consulter. Ils seront d'autant plus à portée de faire des recherches que mes gravures, ainsi que je l'ai dit, ont été exécutées d'après des dessins très-fidèles.

Les gravures de l'antiquité expliquée et celles de la religion des gaulois, ne sont propres qu'à égarer ceux qui voudraient chercher des objets de comparaison. Mais ce n'est pas seulement par-rapport à ces statues que Jacques Martin est tombé dans d'étranges méprises, il s'est trompé encore plus grossièrement en décrivant une prétendue image de la lune qu'il a représentée sous la forme d'une tête de femme, et que j'ai vu se métamorphoser en tête d'épervier quand je m'en suis approché.

J'ai dit dans mon mémoire que je croyais la Chapelle de Montmorillon moins ancienne que les groupes qui la décorent. Je ne sais pourtant

---

(*) Les cheveux courts des statues d'hommes pourraient bien être considerés comme un attribut du Sacerdoce. Les rubans ou cordons qui paraissent sur la poitrine ou l'estomac de quelques figures, offrent aussi un rapport assez frappant avec les lanières ou cordons de la tunique courte du SUANTOVINUS des anciens habitans de la Poméranie ; mais d'un autre côté les vieillards de Montmorillon sont sans souliers, et l'on sait que les druides avaient une chaussure pentagone assez remarquable.

si on ne devrait pas abandonner ce sentiment; car d'après les renseignemens que je viens d'obtenir, l'humidité ayant détaché des figures de l'intérieur, toutes les petites croûtes de mortier dont elles étaient restées couvertes, quand je fis détruire la maçonnerie qui les cachait, on a observé que ces figures n'étaient point corrodées comme celles du dehors, que la sculpture ne paraissait pas tres-ancienne, et qu'on ne pouvait la faire remonter au de là du 9e. ou 10e. siècle.

Voilà encore un charme détruit, et l'edifice druidique en partie renversé. Cependant les partisans de l'opinion de Montfaucon ne se tiendront pas pour battus; on fera des suppositions, on créera des hypothèses, pour établir des moyens de conservation, en faveur des statues.

La dissertation que j'annonce sur l'octogne de Montmorillon devant faire partie du second volume des antiquités du Poitou, sera suivie d'autres dissertations qui fourniront d'heureux rapprochemens. J'en aurais rassemblé quelques uns dans mon précis, mais il aurait fallu les accompagner de planches qui ne sont point encore gravées. D'ailleurs si les groupes de Montmorillon ne remontent qu'au 10me siècle, comme je suis tenté de le croire, les moyens de comparaison s'offriront de toutes parts et particulièrement dans le nord de l'Europe: aussi est ce aux savans des

principales villes d'Allemagne, de Suède, d'Angleterre, d'Ecosse &c. que je me propose d'adresser mon précis. L'état de guerre n'apportera, j'imagine, que des faibles obstacles et de legers retards à mes communications, parce que la paix dont jouit la république des lettres n'est jamais troublée par les guerres que commande la politique.

Je n'ai pu, dans ce précis, rappeler tout ce que je dis dans mon mémoire rélativement à l'octogone et au druidisme. Je déclare toutefois que je partage l'opinion de Keysler qui soutient que les druides n'avaient pas de temples proprement dits. Et en supposant que des monumens tels que le STONE-HENGE et les pierres debout de Carnac aient été des temples du druidisme, il y a si loin de l'octogone de Montmorillon à ces monumens informes et gigantesques, qu'on a raison de s'étonner que cet octogone ait été pris pour un temple consacré à la religion des anciens prêtres celtes. Au reste ceux qui jugeraient de ce petit temple par les planches de l'antiquité expliquée, en auraient une idée bien fausse; tout y est dénaturé.

Jaques Martin parle de la porte d'entrée comme étant d'un goût exquis. Je ne crois pas qu'il ait jamais existé d'autre porte que celle qui j'ai décrite; cette porte n'a rien de merveilleux et il est facile

de s'appercevoir qu'il n'y a point eu de réparations dans cet endroit.

Je préviens les savans et les amateurs d'antiquités, qui viendront examiner sur les lieux les statues de Montmorillon, qu'il en est dans le nombre qui sont recouvertes d'incrustations assez fortes, provenant d'un dépôt selenniteux. On serait tenté de tirer de cette observation des inductions favorables à l'opinion de ceux qui veulent rattacher ces statues à un monument druidique. On pourrait croire en effet que ces concrètions on été formées, à l'instar des stalactites, dans ces antres caverneux ou l'imposture sacerdotale rendait ses oracles; mais, en examinant les choses de plus prés, j'ai vu que ces concrètions étaient le produit d'une dissolution du mortier ou ciment de la cape.

En faisant cet examen, j'ai remarqué sous les statues des fragmens d'ardoise. Cette indication, quoiqu'on ne sache pas précisement, quand on a commencé, en Angleterre, à se servir de cette espéce de schiste pour la toiture, peut servir à fixer l'époque, sinon du travail des statues, du moins celle de la construction de l'octogone.

Si dans les recherches que voudront bien faire les Savans de l'Europe à ma sollicitation, ils rencontraient des monumens d'un grand intérêt,

par leur analogie avec les statues de Montmorillon, je les prie instamment de m'en transmettre des dessins exacts afin que je puisse les faire graver: mais autant qu'ils le pourront, ils doivent ne pas s'en rapporter, pour les dessins, à ces artistes qui dénaturent les objets par ignorance, ou qui corrigent les imperfections par un zèle mal entendu. Ce sont les inexactitudes des dessinateurs qui rendent la science de monumens antiques si difficile. Il serait à souhaiter que ceux qui la cultivent fussent en état d'esquisser fidèlement. Un dessinateur habile ferait ensuite, d'apres les croquis de l'observateur et sous ses yeux, des dessins finis et corrects, qui avant d'être soumis au graveur seraient comparés derechef avec les monumens originaux (*).

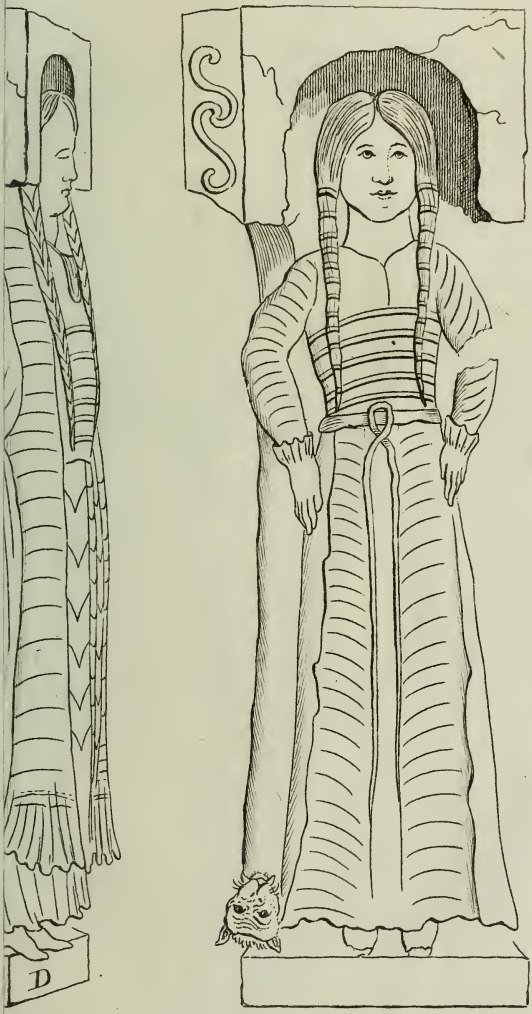
Je crois avoir rasſemblé dans ce qu'on vient de

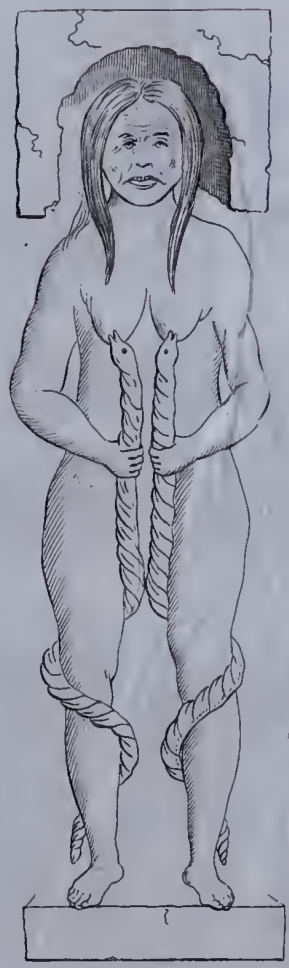
(*) La France abonde en monumens antiques inédits ou mal décrits jusqu'a ce jour. Les statistiques des préfets en on fait connaître un grand nombre; mais j'en ai vus et dessinés plusieurs dans l'ancien *Ruessium* dont on n'a point encore parlé. Je ne vois qu'un seul moyen qui put nous faire connaître les richesses que possdée la France en ce genre. Je l'ai développé dans mon projet *d'institut ambulant*, présenté en l'an V. au Directoire exécutif. Le gouvernement ne donna aucune attention à mon mémoire, parce qu'il parut précisément à l'époque du 18 Fructidor: l'on conçoit que des gouvernans qui organisent une révolution ne s'occupent guères de projets rélatifs aux arts et aux sciences. Je me propose, dès que les circonstances me le permettront, de publier de nouveau cet essai avec des additions considérables.

lire tout ce qu'il importait de connaître pour être en état de prononcer sur l'octogone de Montmorillon et sur les figures symboliques de son frontispice. Il ne me reste plus qu'à recueillir les renseignemens que j'ai demandés. Je m'engage à publier toutes les opinions, après les avoir discutées avec l'impartialité la plus sévère ; enfin à rendre à chacun des écrivains ou des observateurs le tribut, de reconnaisance et d'estime qui lui sera dû.

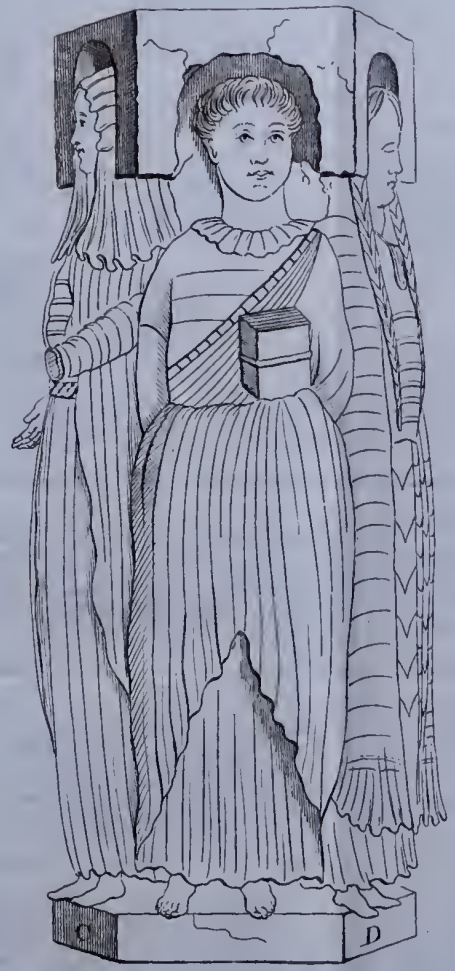
J'ai bien senti qu'en tirant de mon propre fonds tous les matériaux de mon mémoire, j'aurais attiré sur moi la considération qu'on attache au travail de l'investigateur. Mais celui qui ne se propose d'autre but que la découverte de la vérite est bien plus sûr de l'atteindre, en associant en quelque sorte à ses recherches des hommes éclairés de tous les pays, que s'il agissait isolément. Puisse l'appel que je fais aux savans de l'Europe me donner les résultats que je m'en suis promis et mes vœux seront satisfaits.

P. S. La première partie des *Mémoires sur les Antiquites du Poitou*, ouvrage de 252 Pages d'impression avec 12 gravures, se trouve à Paris chez Garnery libraire rue de Seine.


D

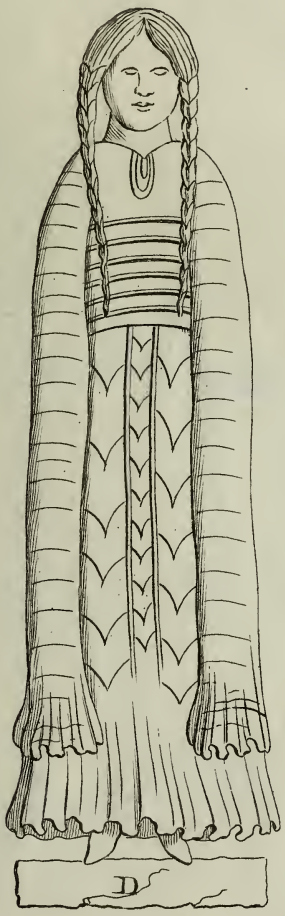


A
B


C
D

Ch. Lurchon

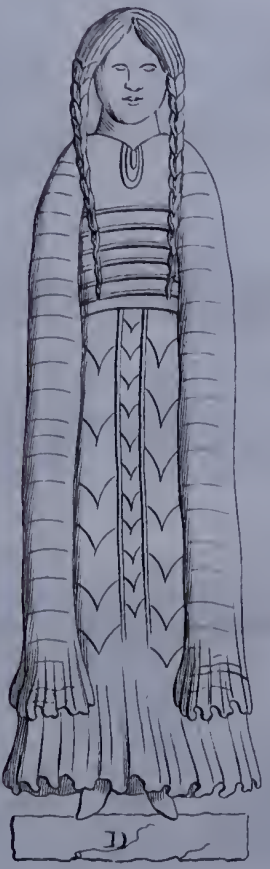
C. Kurchar


D

A

B

C


D

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS